

Les intellectuelles de la Renaissance : enjeux et conflits d'une émergence

Paru dans Nicole Racine & Michel Trébitsche (dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Bruxelles, Complexe, 2004.

D'Hypathie à Christine de Pizan, de la professeure de l'école d'Alexandrie qui commenta Platon et Aristote (v.370-415) à l'auteure de nombreux traités qui fut au cœur d'une célèbre polémique (1361-1429), y eut-il disparition de ce type de femmes ? Non bien sûr. Nous savons qu'il y eut, à partir du VI^e siècle, génération après génération, des centaines de femmes enseignant aux adultes dans les monastères de l'Ouest européen, dont la plupart des règles imposait de ne recevoir que des femmes lettrées. Nous savons que les plus savantes d'entre elles y interprétaient les textes à l'usage des autres moniales, comme Héloïse au Paraclet ; que d'autres travaillaient dans les *scriptorium*, chargées de décrypter de vieux manuscrits et d'en confectionner de nouveaux, comme la Franque Baudonivie, qui rédigea vers 610 une *Vita* de Radegonde¹ ; que de nombreuses femmes correspondaient avec les plus grands lettrés d'Europe, voire couchaient sur le parchemin leurs réflexions, comme la Gothe (laïque) Dhuoda, la Saxonne Hroswitha, la Rhénane Hildegarde de Bingen, l'Anglo-Normande Clémence de Barking...²

Nous savons ? En réalité seul-e-s de rares spécialistes savent ceci. Les institutions françaises chargées de dispenser le savoir et de forger l'opinion s'évertuent en effet à faire croire que les intellectuels constituent une espèce rare et purement masculine, apparue dans la Grèce antique, puis disparue et miraculeusement réapparue en France au XVIII^e siècle³. C'est qu'à l'instar de la guerre et du pouvoir politique, l'exercice de la pensée a été (et continue d'être) construit comme une spécificité masculine : comme une preuve de la différence naturelle des sexes, et de la dévolution naturelle aux seuls hommes de certaines qualités, de certaines fonctions, de certains privilèges. Beaucoup d'époques ont travaillé à ce partage des territoires, en contraignant les femmes à demeurer « à leur place », que ce soit par la loi, la violence, l'intimidation ou le conditionnement – d'où la proportion constamment plus faible que les intellectuelles, les guerrières, les dirigeantes politiques occupent parmi leurs congénères ; mais cette proportion n'avoisine jamais zéro, comme nous sommes tenté-e-s de le croire. C'est que beaucoup d'époques, aussi, ont travaillé à notre ignorance, en détruisant les textes

¹. Voir Suzanne Wemple, *Women in Frankish Society. Marriage and the Cloister, 500 to 900*, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1981, ch.8 (« Scholarship in Women's Communities ») ; également Roger-Xavier Lantéri, *Les Mérovingiennes 486-714*, Paris, Perrin, 2000 (« La première écrivaine », pp. 42-49).

². Voir les travaux de Rita Lejeune, ainsi que l'*Histoire des femmes en Occident*, sous la dir. de Georges Duby & Michelle Perrot, vol. II, *Le Moyen Âge* (sous la dir. de Christiane Klapisch-Zuber), notamment p. 463 et 428.

³. L'article « Intellectuels et société » de l'*Encyclopædia Universalis*, signé François Châtelet, est à cet égard symptomatique : il ne s'appuie que sur trois périodes (l'Antiquité grecque, puis le XVIII^e siècle et le XX^e siècle – essentiellement français) pour réfléchir à la fonction de cet « homme inclassable », qui ne se décline jamais au féminin.

des femmes, en faisant silence sur leurs personnes, œuvres ou actions dans les livres d'histoire, en les laissant dans l'ombre une fois qu'elles y étaient entrées, en contestant la réalité de leur existence ou de leur féminité, en défigurant celles qui avaient survécu à ces entreprises...

Beaucoup d'époques, mais pas toutes, et pas toutes de la même manière. Non qu'aient jamais manqué, sans doute, les hommes agacés par les « bas-bleus ». Mais Hérodote dit son admiration pour Artémise d'Halicarnasse, Périclès la sienne pour Aspésie, Socrate se souvient avec émotion des leçons de Diotime⁴... De même, les rédacteurs des Vies des saintes du haut Moyen Age ne se privent pas de célébrer les savantes parmi leurs héroïnes, et Pierre de Cluny fait un éloge vibrant d'Héloïse, la « femme philosophique » par excellence⁵. Les XIII^e et XIV^e siècles, en revanche, ne paraissent connaître ni célébrations de ce genre ni femmes du calibre des précédentes. Non seulement les intellectuels de ce temps méprisent leurs congénères, mais ils travaillent activement à ce qu'elles n'existent pas ou que leurs traces disparaissent. Ils initient de la sorte une offensive plus générale contre les femmes occupant des positions de pouvoir, dans quelque domaine que ce soit. Aussi, lorsqu'à partir du XV^e siècle, des intellectuelles recommencent à émerger, on les voit presque toutes occupées à dénoncer l'hostilité dont leur sexe est l'objet, notamment de la part de ceux qui détiennent le savoir.

*

C'est que la fin du Moyen Âge et la Renaissance furent pour les intellectuels une époque très particulière : celle où le savoir patenté devint, de manière presque automatique, synonyme d'ascension sociale, de richesse, de considération. La croissance des villes, la formation des Etats, le développement des cours, le renforcement de l'Eglise entraînent en effet la prolifération des écoles urbaines dès le XII^e siècle, la mise en place des universités dès le XIII^e, la création et la diversification des offices dès le XIV^e. Les besoins en administrateurs et gens lettrés semblant exponentiels, les offices royaux, seigneuriaux, municipaux, ecclésiastiques se multiplient, tandis que se développent les professions libérales (avocats, médecins...) et d'innombrables emplois de « secrétaires », précepteurs, procureurs privés, etc. D'un bout à l'autre du royaume, quiconque a été « aux écoles » est assuré de trouver un emploi ; quiconque en est sorti avec un « grade » se fait appeler *maître*, est à peu près certain de faire une carrière prestigieuse, de cumuler diverses activités (dont certaines très lucratives), de s'insérer dans les nouvelles élites, etc. Un marché s'ouvre donc à l'aube de ce qu'on appelle les « Temps modernes », qui ne fait par la suite que grandir et se diffracter en des dizaines de professions nouvelles ou renouvelées, notamment sous l'impulsion majeure donnée par l'invention de l'imprimerie, au milieu du XV^e siècle.

Pourquoi ce marché serait-il fermé aux femmes ? Au-delà de la tradition – les « employés aux écritures » sont puisés depuis près de mille ans dans le vivier des hommes d'Eglise –, il n'y a aucune raison. Ni la logique ni la nature n'empêchent les femmes d'être « clergesses », comme on disait au temps de Christine de Pizan. Au contraire : les professions intellectuelles ne présentent aucun danger, elles n'exigent aucune force physique, aucune prouesse – toutes choses

⁴. Voir Nicole Loraux, « Aspásie, l'étrangère, l'intellectuelle », *Clio Histoire, Femmes et Sociétés*, 13, 2001 (« *Intellectuelles* »), pp. 17-42.

⁵. Voir Georges Duby, *Dames du XII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1996, vol. 1, p. 77.

traditionnellement connotées au masculin. Elles demandent de l'intelligence, de la mémoire, du goût pour l'étude – toutes choses dont on sait depuis l'Antiquité que certaines femmes sont éminemment pourvues. L'autorité qu'exigent certaines fonctions ne fait pas davantage problème : de nombreuses femmes en sont détentrices dans la société médiévale et renaissante, en vertu de structures politiques qui ne rendront l'âme qu'avec l'Ancien Régime. Les femmes sont donc des rivales potentielles redoutables sur le marché du savoir, par ailleurs ressenti par ceux qui s'y engagent comme terriblement rude, surtout lorsqu'ils ne sont pas issus des milieux les plus fortunés, ce qui est le cas le plus fréquent : les études sont longues, difficiles, coûteuses, les concurrents sont pléthore, les grades distribués avec parcimonie, etc.

Ainsi s'explique l'extraordinaire dispositif mis en place à partir du XIII^e siècle pour tenir les femmes hors des lieux dispensant le savoir et qui perdurera jusqu'à la fin du XIX^e siècle, malgré les innovations constantes qui vont marquer le système éducatif ; un dispositif bâti pour l'essentiel sur le vieil argumentaire misogynie antique et judéo-chrétien, vigoureusement repris et décliné sous toutes ses formes, mais aussi sur de nouveaux fondements (le recours à la Nature, notamment) et de nouvelles armes (entre autres, la violence). Dès cette époque, la misogynie la plus impitoyable devient une composante structurelle de la culture de la clergie. C'est un savoir livresque : l'infériorité des femmes, son ampleur, ses causes et ses conséquences s'apprennent dans les textes d'Aristote, saint Thomas et consorts . Mais la misogynie est aussi pour eux une pratique sociale : les étudiants pratiquent en bande la prostitution, l'intimidation des femmes, voire le viol – généralement couverts dans leurs exactions par l'Université, au grand dam des bourgeois. Et c'est enfin une pratique littéraire : les clercs écrivent et répandent dans le peuple les fabliaux et les farces – genres fortement marqués par le mépris des femmes.

En France, cette offensive semble rapidement marquer des points : au début du XIV^e siècle, une femme qui devrait monter sur le trône s'en fait écarter trois fois de suite par ses oncles et cousin ; tout se passe comme si la sphère politique « enregistrait » les messages émis par le groupe social montant, dont le fonctionnement et l'idéologie se trouvent ainsi confortés. Mais après des années de guerres civile et étrangère provoquées par ces coups d'Etat, la restauration de la vie de cour sous Charles V et Charles VI, puis la régence d'Isabeau de Bavière à partir de 1392 prouvent que la sphère politique résiste : elle connaît même un renouveau des valeurs aristocratiques qui marquera toute la Renaissance. Le « front des clercs » lui-même commence à se fissurer. Vers 1360, l'un des plus grands intellectuels du temps, Boccace, met en lumière les grandes capacités des femmes de tous les temps avec son *De claris mulieribus* (« les femmes illustres »), qui connaît un succès fou en Europe ; même si le texte est loin d'être féministe, il va à l'encontre de la démonstration laborieusement mise au point. Par ailleurs, les humanistes italiens se gaussent ouvertement des piètres performances des Français en matière d'éloquence et de création poétique... Un sentiment obsidional s'empare alors de la communauté intellectuelle française, qui se resserre bruyamment autour de vieux temples de la misogynie : le *Roman de la Rose* de Jean de Meun, les *Lamentations* de Mathéolus, le *De amore* d'Ovide...

*

C'est dans cette atmosphère hostile que Christine de Pizan prend la parole à l'extrême fin du XIV^e siècle. Fille d'un humaniste italien entré au service de Charles V, elle ne compte que sur son cerveau lorsqu'elle se retrouve veuve avec ses trois enfants ; cherchant à vivre de sa plume, et peut-être de la direction d'un atelier de manuscrits, elle se heurte à un sexisme brutal. Aussi s'attaque-t-elle dès sa première œuvre (*Epistre au dieu d'Amours*, 1399) à ceux qui se répandent contre les femmes en « rimes, proses et vers » et « les baillent en matière » à leurs étudiants, mais aussi aux grands noms derrière lesquelles ils s'abritent et qu'ils portent au pinacle. L'audience dont elle jouit à la cour incite Jean de Montreuil et Gonthier Col, tous deux secrétaires du roi et amateurs de lettres antiques, à prendre la défense de ces derniers – et notamment de Jean de Meun, le meilleur à leurs yeux ; Christine, de son côté, soutient la polémique et parvient à trouver des alliés jusque parmi les dirigeants de l'Université. C'est la fameuse « querelle du *Roman de la Rose* » – qui n'a évidemment pas grand chose de littéraire, et qui se termine par le triomphe des « anti-Meun »⁶. Peu après, en 1404, la *Cité des dames* témoigne de l'ampleur qu'a prise la réflexion de Christine. En effet, l'essentiel du féminisme tel que nous le concevons est dans cet ouvrage, qui joint dénonciations, propositions et analyses – parmi lesquelles cette réflexion célèbre sur l'éducation : « si la coutume était de mettre les petites filles à l'école, et que communément on les fit apprendre les sciences comme on fait aux fils, elles apprendraient aussi parfaitement et entendraient les subtilités de tous les arts et sciences comme ils font. »

A l'aube du XV^e siècle, un nouveau paysage se dessine donc. Pour la première fois (semble-t-il), la misogynie des intellectuels a été identifiée, et dénoncée pour ce qu'elle est : un mélange de prétention, de mépris et d'idées reçues, qui n'a rien de naturel ni d'essentiellement masculin, mais dont le but est de maintenir la domination des hommes sur les femmes. Pour la première fois a été énoncée une vérité que des siècles de faux raisonnements et de gauloiseries avaient tenté d'occulter : c'est la coutume, et non la nature, qui est à l'origine de l'infériorité des femmes. Pour la première fois, une femme a osé contester la suprématie des intellectuels en se situant sur ce qu'ils estiment leur terrain : l'argumentation, l'histoire ; en usant de ce dont ils disent les femmes dépourvues : la raison⁷.

L'audace et la pensée de « cette femme », comme l'appelaient ses adversaires, vont laisser de longues traces : sous forme de spectre, chez ceux qui, jusqu'au XX^e siècle, se sentiront menacés par la mise en œuvre de ses idées⁸ ; et sous forme

⁶. Voir *Le Débat sur le Roman de la rose*, édition critique, introduction, traductions, notes, par Éric Hicks, Slatkine Reprints, 1996 [1977].

⁷. Le mysticisme qui fleurit aux XIII^e et XIV^e siècles paraît une autre réponse des femmes à cette misogynie : un refus de combattre les clercs sur leur terrain et d'en gagner un autre, qu'ils ne maîtrisent pas.

⁸. Nul n'a mieux exprimé leurs sentiments que Gustave Lanson, professeur de littérature à l'époque où les femmes commençaient à s'inscrire dans les Universités. Dans son *Histoire de la Littérature française* (1895), il exprime son refus de s'arrêter sur Christine, « l'un des plus authentiques bas-bleus qu'il y ait dans notre littérature, la première de cette insupportable lignée de femmes auteurs, à qui nul ouvrage sur aucun sujet ne coûte, et qui pendant toute la vie que Dieu leur prête, n'ont affaire que de multiplier les preuves de leur infatigable facilité, égale à leur universelle médiocrité. » (chapitre XV^e siècle). Cette même année 1895, les étudiants manifestaient en Sorbonne aux cris de « Pas de femmes ! », « La science se fait entre hommes ! » (Claude & Françoise Lelièvre, *Histoire de la scolarisation des filles*, Paris, Nathan, 1991, p. 132).

d'exemple à suivre, chez des milliers de femmes qui vont la lire et parfois lui emboîter le pas.

Aucune ne le fait toutefois dans l'immédiat – pour autant que nous le sachions aujourd'hui. Les partisans de l'ordre masculin, en revanche, redoublent d'énergie devant le danger. Certains (et au premier chef Jean de Montreuil !) mettent au point la théorie de l'empêchement français de l'héritage du trône par les femmes – la fameuse « loi salique » ; d'autres, des juges en particulier, envoient par centaines les femmes sur les bûchers ; d'autres s'attaquent à leurs conditions de travail, les excluant peu à peu de la maîtrise des métiers ; d'autres encore écrivent livre sur livre pour convaincre leurs contemporains de la « mauveté des femmes »... Durant tout le XV^e siècle, il semble que quelques hommes seulement aient eu la volonté de s'opposer à cette offensive généralisée, tel Martin Le Franc, qui met en scène le conflit des sexes dans son *Champion des Dames* (1440), par l'intermédiaire d'une longue joute verbale entre Bien-Disant et Mallebouche. Le prévôt de Lausanne – qui a eu peu de succès avec ce livre – reprend là bon nombre d'arguments de Christine ; comme elle notamment, il dénonce l'usage fait par ses contemporains des grands auteurs classiques, il récuse l'idée d'une sujétion naturelle de la femme et il fait du recours à l'histoire (aux exemples de femmes célèbres) un antidote au discours des misogynes. A la fin du XV^e siècle, les partisans d'une sphère publique débarrassée des femmes semblent donc triompher. C'est pourtant l'époque où l'étau se resserre à nouveau, et cette fois pour ne plus se refermer : il suffira de quelques générations pour que des œuvres de femmes deviennent partie prenante du paysage culturel français.

Trois facteurs semblent à l'origine de ce saut qualitatif. Le premier est le retour des femmes au gouvernement, qu'inaugure Anne de France [de Beaujeu] en 1483, et qui se répétera de nombreuses fois jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Ce n'est pas par simple contamination d'un domaine de pouvoir à l'autre que ces femmes participent à l'ouverture du champ intellectuel, c'est aussi que les premières s'y engagent elles-mêmes. Ainsi Anne de France, qui possède dans sa bibliothèque plusieurs œuvres de Christine de Pizan, écrit comme elle un traité d'éducation féminine, les *Enseignements à sa fille* (1503-4). Décrivant pour celle-ci les attitudes à adopter afin de ne pas être écartée du jeu politique, l'ancienne régente met indirectement en relief l'oppression féroce dont souffrent les femmes, en citant force « philosophes »... y compris pour leur faire dire ce qu'ils ne disent pas. Ainsi lorsqu'elle dénonce ce qui est devenu, dans une dégénérescence de l'amour courtois, le jeu préféré de la noblesse masculine à l'égard des femmes : « comme disent plusieurs docteurs, il n'y a homme si noble qui n'use à leur rencontre de trahison, ni à qui il ne semble excellent pour sa réputation d'abuser ou tromper les femmes, qu'elles soient de bonne maison ou non. » (ch. XII)

Cette accusation est reprise et longuement développée par la sœur de François I^{er} dans son *Heptaméron* (1540-49), véritable réquisitoire contre toutes les formes de violences qui caractérisent la société renaissante et dont les femmes sont généralement les premières victimes. Plus subtilement que Le Franc, Marguerite de Navarre distribue les rôles entre cinq personnages féminins et cinq personnages masculins, qui s'affrontent régulièrement au cours des débats suivant les histoires qu'ils racontent. Plus directement qu'Anne de France (dont elle fait rééditer les *Enseignements*), elle met à nu le système des deux-poids-deux-mesures qui gangrène les relations entre les sexes, sans plus recourir à la caution des philosophes, et même en les épinglant durement. Non seulement elle dit bien haut

son mépris des « lettrés », plus entichés de rhétorique que de vérité, et dont les prétentions cachent des mœurs de vilains (« la plupart des docteurs ne sont spirituels, car ils n'aimeront jamais que le bon vin et les chambrières laides et sales », fait-elle dire à l'un de ses devisants, nouvelle 19), mais en outre, comme Christine, elle dénonce ouvertement l'idéologie qui leur sert de ciment (« les sages philosophes tiennent que le moindre homme de tous vaut mieux que la plus grande et vertueuse femme qui soit », rapporte un autre, nouvelle 40).

Quelque soixante-dix ans plus tard, sa petite-nièce reprend le flambeau dans un genre à la fois plus jovial et plus direct. Offusquée par le sexisme primaire qu'un jésuite étalait dans un traité de morale, Marguerite de Valois rédige une réfutation aussitôt publiée sous le titre *Discours docte et subtil dicté promptement par la reine Marguerite* (1614). Reprenant une question que développait le jésuite – « Pourquoi l'homme rend tant d'honneur à la femme ? » –, elle lui explique... qu'il use mal de son entendement ! « Poussée de quelque ambition pour l'honneur et la gloire de mon sexe, je ne puis supporter le mépris où vous le mettez, voulant qu'il soit honoré de l'homme pour son infirmité et faiblesse. Vous me pardonnerez si je vous dis que l'infirmité et faiblesse n'engendrent point l'honneur, mais le mépris et la pitié ; et qu'il y a bien plus d'apparence que les femmes soient honorées des hommes [pour] leurs excellences. » Suit alors une courte démonstration en huit points, fondée sur l'Écriture (autorité du jésuite) et même sur Aristote (autorité des lettrés... sexistes !) Si la misogynie a toujours cours, ce texte malicieux témoigne à lui seul de l'espace que les femmes ont reconquis en un peu plus d'un siècle de positionnement offensif dans le champ intellectuel.

Ces audaces, qui non seulement se pensent mais s'arborent au sommet de la hiérarchie sociale – puisque les trois princesses publient certaines de leurs œuvres, ce qui ne se fait pas dans la haute aristocratie – sont manifestement à l'origine de la « venue à l'écriture » de femmes de bien moins haut parage. Ainsi Marie D'Ennetières [Dentière] dédie-t-elle à la première Marguerite, connue pour ses engagements dans le débat religieux, une *Epistre tresutile faite et composée par une femme Chretienne...*, dans laquelle elle dénonce ceux qui trouvent « les femmes [...] trop hardies d'écrire les unes aux autres de la sainte Ecriture ». Ainsi la poétesse Louise Labé, qui tient salon à Lyon, peut-elle vers le milieu du siècle mesurer les progrès réalisés en quelques décennies, et saluer « le temps venu [...] que les sévères lois des hommes n'empêchent plus les femmes de s'appliquer aux sciences et disciplines » (dédicace à MCDDBL servant de préface aux *Œuvres*). Ainsi une féministe anonyme republie-t-elle à l'appui de ses dires le *Discours docte et subtil* de la reine Marguerite, afin de mieux contester un écrit violemment misogynne (*L'Excellence des femmes, avec leur response à l'auteur de l'Alphabet*).

Le second facteur qui paraît avoir considérablement renforcé la position des femmes désirant s'inscrire dans le débat des idées est le développement du marché du livre. Si les premiers ouvrages féminins imprimés en France sont ceux de célébrités mortes depuis longtemps (Valeria Proba Falconia, Hildegarde de Bingen, Christine de Pizan, Brigitte de Suède) et si les princesses assument ici encore les premières publications d'auteures vivantes (Marguerite d'Autriche en 1492, Anne de France ou sa fille autour de 1520, Marguerite de Navarre en 1531), les « sans grade » parviennent à publier leurs œuvres dans la foulée. Hélisenne de Crenne [Marguerite Briet] donne les premières éditions de ses œuvres à partir de 1536, Marie d'Ennetières son *Epistre* en 1539, Pernelle du Guillet ses *Rymes* en 1545, tandis que six nouvelles auteures publient un ouvrage au cours de la décennie

suivante, et seize autres d'ici la fin du siècle – presque tous ces livres étant réédités rapidement. Les œuvres de femmes se vendent donc bien... si bien, même, que des auteurs masculins se dissimulent à plusieurs reprises sous des pseudonymes féminins⁹ !

Le troisième facteur est certainement la relative sympathie dont jouissent parmi les humanistes les femmes cultivant, selon la formule de Rabelais, la « manne céleste de bonne doctrine ». Ces hommes ont beau, en effet, avoir été comme les autres abreuvés de misogynie au cours de leurs années d'études, leur foi en l'entendement humain et leur goût pour la pédagogie les forcent parfois à reconnaître les qualités intellectuelles de certaines filles, surtout quand ce sont les leurs et qu'elles sortent de leurs mains ! Les pères admiratifs – Thomas More, Jean Morel, Robert Estienne, Jean Amiot, Nicolas Rapin... – jouent à l'évidence un rôle primordial dans l'acclimatation de la « figure de l'intellectuelle » au sein de certaines sphères d'érudits, d'abord par des contacts informels, puis par l'ouverture des premiers salons (Jean Morel, Henri Estienne...)¹⁰. Non seulement les érudits s'y habituent à voir des filles savantes et se mettent à en admirer certaines, mais ils acceptent parfois de publier avec elles dans des recueils collectifs, à l'instar de Camille Morel, fameuse pour ses compositions en latin et en grec, qui avait ébloui Dorat et ses émules. L'invention s'avérant ainsi pour les femmes d'une utilité majeure, elles s'en saisissent aussitôt. Dès le dernier tiers du XVI^e siècle, des salons sont ouverts à l'initiative des mieux pourvues en « capital économique et culturel », comme lieux de *rencontre*, de *débat* et de *production intellectuelle* entre lettrés des deux sexes. De la même façon, le mécénat princier – en partie délaissé par les hommes durant les quarante dernières années du siècle, bouleversées par les guerres civiles – est repris en charge par les femmes¹¹ : salons et mécénat sont pour elles les meilleurs outils pour accéder à une vie intellectuelle de haut niveau, et imposer la mixité de celle-ci.

*

Tous ces progrès ne sauraient en effet masquer l'hostilité profonde et durable de la masse des intellectuels envers les « femmes savantes ». Les pamphlétaires, qui se déchaînent sans discontinuer contre les femmes de pouvoir, salissent au passage le savoir des femmes : ce n'est certainement pas par hasard que l'un des libelles antiligateurs les plus grossiers s'intitule *La Bibliothèque de Mme de Montpensier*, ou que s'échaffade, dès les premières années du XVII^e siècle, la légende de la phénoménale lubricité de Marguerite de Valois – auteure, savante, mécène, salonnière et féministe. Les pédagogues, qui abondent à la Renaissance, n'évoquent dans leur écrasante majorité que l'enfant de sexe masculin ; lorsque

⁹. Ne sont pas comptabilisées ici les pièces publiées dans des ouvrages collectifs. Voir William Kemp, « Textes composés ou traduits par des femmes et imprimés en France avant 1550 : bibliographie des imprimés féminins (1488-1549) », in *L'écriture des femmes à la Renaissance française*, numéro spécial de *Littératures*, 18, Montréal, McGill, 1998 ; et Evelyne Berriot-Salvadore, *Les Femmes dans la société française de la Renaissance*, Genève, Droz, 1990, pp. 540-545.

¹⁰. Voir Evelyne Berriot-Salvadore, « Les femmes dans les cercles intellectuels de la Renaissance : de la fille prodige à la précieuse », in *Etudes corses Etudes littéraires*, Mélanges offerts au Doyen Pitti-Ferrandi, Cerf, Paris, 1989, p.210-237.

¹¹. *Ibid.* Voir aussi, de la même, « Les femmes et les pratiques de l'écriture, de Christine de Pizan à Marie de Gournay : "femmes sçavantes et sçavoir féminin" », *Renaissance Humanisme Réforme*, 16, 1983, pp. 52-69.

par extraordinaire (ou par obligation, quand une princesse est la commanditaire) ils se prononcent pour l'éducation des filles, ce n'est jamais que dans le but de lutter contre l'oisiveté (« mère des vices »), et ils ne cessent de rappeler la faiblesse des lumières à leur prodiguer : que feraient-elles de vraie science, à part le malheur de leur époux ? Dans une *Lettre à ses filles*, qui lui réclament des livres, Agrippa d'Aubigné (qui vante l'érudition de sa grand-mère et dit avoir reçu d'une femme ses premières leçons de grec !) affirme que le savoir est « presque toujours inutile aux Damoiselles de moyenne condition, comme vous, car les moins heureuses en ont plutôt abusé qu'usé, et les autres ont trouvé ce labeur inutile, [mettant en péril] ce que l'on dit communément, que quand le rossignol a des petits, il ne chante plus. » Les poètes amoureux, qui sont légion, ont beau adresser à leur Dame des vers savants, ils leur demandent avant tout d'être jeunes, jolies et complaisantes ; si les plus progressistes postulent une certaine égalité des sexes (puisqu'ils imaginent entre Amant et Aimée le « contr'échange » néo-platonicien des âmes) et souhaitent leur Dame capable de goûter leurs discours, ils pensent que c'est l'Amour, ou mieux encore l'Amant, et non l'école, qui doit apporter le savoir aux femmes. Et sort-on de la scène amoureuse que le vernis éclate : « Je suis plein de dépit, quand les femmes fragiles / Interprètent en vain le sens des Evangiles, / Qui devraient ménager et garder leur maison ! » tonne Ronsard – croyant critiquer les protestants (*Discours des misères de ce temps*, 1562).

Durant tout le siècle, une masse d'auteurs grands ou petits, célèbres ou obscurs, monte au créneau pour dénigrer – entre autres – la prétention des femmes à savoir, ou parfois juste à apprendre, bref à vouloir exercer leur esprit comme les hommes¹². Écoutons par exemple pour finir le plus aimable de tous, Montaigne, qui nous laisse saisir à la fois la fringale de savoir des femmes de son milieu, les moyens qu'elles se donnaient pour s'instruire malgré les obstacles, les critiques qu'elles essayaient, et l'étendue de la mauvaise foi de leurs adversaires. Raillant celles qui « allèguent Platon et saint Thomas » à tort et à travers, il s'exclame : mais « que leur faut-il [d'autre] que vivre aimées et honorées ? Quand je les vois attachées à la rhétorique, à la judiciaire [*au droit*], à la logique, et semblables drogueries si vaines et inutiles à leur besoin, j'entre en crainte... » Mais de quoi donc ? de ce qu'elles s'égalent aux hommes dans les discussions ? revendiquent une autre place que celle d'ornement social et d'objet sexuel ? Rien de tout cela, bien sûr, pour l'ancien parlementaire et maire de Bordeaux : « ...j'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent [*qui les encouragent*] le fassent pour avoir loi de les régenter sous ce titre. » L'unique danger serait donc pour *elles*, qui risquent de se faire manipuler – car bien entendu les femmes ne peuvent pas juger par elles-mêmes ! Toute instruction solide viserait d'ailleurs, dans leur cas, à renverser l'ordre des choses. En effet, pour l'un des plus grands intellectuels de son temps, père de l'Honnête Homme et modèle des Temps Modernes, tout le savoir dont les femmes ont besoin leur est fourni par la Nature et réside dans leur capacité à manipuler les hommes : « Avec cette science, elles commandent à baguette et régendent les régents de l'école. *Si toutefois*, ajoute-t-il en pure hypothèse, il leur fâche de nous céder en quoi que ce soit, et veulent *par*

¹². Des centaines d'ouvrages de tous ordres ont alimenté ce qu'on appelle la « querelle des femmes » ; l'inventaire n'a pas encore été fait ; la seule étude d'ensemble (Ruth Kelso, 1948), centrée sur le débat éducatif, a répertorié un millier d'ouvrages. Pour les voix discordantes (il y en eut ! Corneille Agrippa, François de Billon...), voir Marc Angenot, *Les Champions des femmes*, Montréal, Presses universitaires du Québec, 1977.

curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leur besoin. » Au-delà de cet art « folâtre et subtil, déguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre [apparence], comme elles », Montaigne leur suggère un peu d'histoire, toujours utile, et un peu de philosophie – mais juste de quoi les aider à « juger de nos humeurs et conditions, à se défendre de nos trahisons, à ménager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à [sup]porter humainement l'inconstance d'un serviteur [d'un amoureux], la rudesse d'un mari et l'importunité des ans et des rides. » (*Essais*, III, 3)

L'ironie de l'histoire voudra que ce soit sa nièce, Jeanne de Lestonnac, qui crée au début du XVII^e siècle l'un des premiers ordres dédiés à l'éducation des filles ; non pas pour leur apprendre seulement à endurer la violence ou la rouerie des hommes, mais pour leur dispenser un enseignement comparable à celui qui se donnait dans les collèges de jésuites en direction des garçons¹³. Ni elle ni aucune de ses semblables ne parviendra toutefois à mettre en œuvre ce programme, ni *a fortiori* à faire s'entrouvrir les portes des universités, jusqu'à la fin du XIX^e siècle. La détermination farouche des hommes à refuser aux femmes le partage de ce territoire les forcera à trouver d'autres voies – souvent malcommodes, périlleuses, mutilantes – pour continuer de participer à la vie intellectuelle et s'y faire reconnaître.

Éliane Viennot
Université Jean Monnet (Saint-Étienne)
& Institut universitaire de France

¹³. Voir Françoise Soury-Lavergne, « Image de la femme à travers la fondation de Jeanne de Lestonnac », in *Les Religieuses dans le cloître et dans le monde, des origines à nos jours*. Actes du 2^e colloque international du CERCOR (sept.-oct. 1988), Saint-Etienne, Presses de l'Université, 1994.